

M · O · D · I · G · L · I · A · N · I

Parce qu'il était très pauvre et qu'il s'empressait de s'énivrer chaque fois qu'il le pouvait, on le méprisa longtemps, même dans le milieu des artistes où certaines formes de préjugés sont plus ancrées qu'on ne le croit généralement. Amédéo Modigliani naquit à Livourne; il était juif et tenait même à ce que l'on considérât comme sémitique son œuvre d'artiste. Il était timide, distingué, grand seigneur, mais ses habits n'inspiraient point confiance et si d'aventure quelqu'un lui faisait l'aumône, ce n'était pas sans le tarabuster quelque peu. Car ceci se passait encore il y a six ans. On me discutera faiblement j'espère, si je dis qu'à partir du moment où je le connus cette triste situation cessa. Non point que j'aie seul contribué au confort qu'il connût dès lors, les suiveurs sont nombreux quand il ne s'agit plus de risquer le premier pas, devant l'ironie générale!

Modigliani, que le public anglais, empressé comme de coutume, lorsqu'il a pris une attitude, célèbre maintenant à l'égal d'un maître en multipliant les comparaisons les plus flatteuses, les plus extrêmes, en martelant son enthousiasme à coups de chèques, à l'époque dont je parle, avait la plus grande peine à vendre ses dessins cinquante centimes ou un franc. Il réussissait plutôt à les échanger contre des apéritifs dont la fréquence ruinait sa santé, ce dont nul ne se souciait d'ailleurs.

Il était assez singulièrement le protégé d'une poétesse de mérite, Béatrice Hastings, qui avait été écuyère de cirque au Transvaal et à qui il reste redevable de moments échevelés, voire dramatiques. Il a laissé d'elle de nombreux portraits qu'il faudra connaître lorsqu'on écrira l'histoire de cette vie où la passion a joué un si grand rôle. C'est en 1915 qu'il quitta Montparnasse pour venir s'installer dans un atelier que je lui louai au 13 de la rue de Ravignan, dans cette historique bâtisse de bois qui connut les heures difficiles et épiques de Picasso, de Max Jacob, du douanier Rousseau et de tant de peintres plus ou moins célèbres aujourd'hui.

Dès lors il délaissa la sculpture, raréfia ses dessins et se mit à peindre, à peindre comme il vivait, en sentimental, en violent, en inégal, en gaspilleur, et c'est à dessein que j'emploie ce dernier mot subtilement caractéristique de l'existence extraordinaire de Modigliani. Dans son accoutrement loqueteux, il avait une élégance indubitable, un chic, une gentilhommérie à la milord l'Arsouille qui surprenaient et effrayaient parfois. Il fallait l'entendre déclamer pompeusement des vers du Dante devant la Rotonde, après la fermeture des brasseries, n'entendant pas les investives des garçons, ne sentant pas la pluie qui lui mouillait les os. Car ce peintre était poète. Il aimait et jugeait la poésie, non point à la manière froide et incomplète d'un agrégé de faculté, mais avec son âme mystérieusement douée pour les choses sensibles et aventureuses. Au demeurant, sa nature était savoureusement biblique. Je me souviens de m'être présenté à son atelier un matin qu'il dormait encore; je dus le réveiller. Il m'expliqua qu'il avait passé la soirée et une partie de la nuit en turbulente compagnie et me pria de m'asseoir, s'excusant de ne pouvoir me parler sans avoir préalablement fait sa toilette. Je m'inclinai. Modigliani s'empara alors d'un broc de zinc, dont l'anse